

CHRONIQUE

SYLVAIN LÉVI, HISTORIEN¹

En 1885, à vingt-deux ans, Sylvain Lévi fut nommé maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études. C'était encore l'âge d'or des études védiques. Une génération d'indianistes avait voulu reconstituer la religion des Indo-Européens en interprétant le Veda, suivant la méthode de la mythologie comparée. E. Senart et H. Kern s'étaient efforcés d'expliquer la légende du Buddha de la même manière. Sylvain Lévi va d'abord chercher sa voie. Puis il se détourne des hautes époques. Il s'en tient à la méthode strictement philologique et il veut faire œuvre d'historien. Pendant les années les plus fécondes de sa vie, il fixe son attention sur la période où s'élaborent les grandes épopées indiennes. Voyons comment s'explique et se justifie ce parti pris.

À la fin de son mémoire *Pour l'histoire du Râmâyana*², Sylvain Lévi écrivait : « Les grandes épopées marquent l'heure critique de l'âme hindoue ; comme le héros humain de la Bhagavad-gîtâ, elle hésitait encore entre les exigences du devoir pratique et les séductions de l'inertie. » C'est là une première raison psychologique et morale de s'intéresser à l'épopée.

Sylvain Lévi a eu le sentiment profond des relations entre l'Inde et les autres pays asiatiques, et il a été l'un des premiers à mesurer l'importance de ce grand fait : l'expansion de la civilisation indienne. Or, c'est aux environs de l'ère chrétienne, c'est-à-dire vraisemblablement au début de la période épique, que l'Inde commence sa double expansion continentale et maritime. Au Nord-Ouest, l'invasion des Çaka, puis celle des Yue-tche rétablissent les communications entre l'Inde et la Haute-Asie et permettent au bouddhisme de se répandre dans les marches iraniennes, au Turkestan et en Chine ; au Sud, le développement du grand commerce maritime entraîne les navigateurs vers l'Indochine et l'Insulinde.

D'autres motifs encore orientaient Sylvain Lévi vers cette époque si féconde. Dès le début de sa carrière, il avait été séduit par le génie d'Açvaghosha et il est resté fasciné par le charme de ce poète. Faisant état de certains contes qui mettent

1. LÉVI (Sylvain), né à Paris, le 28 mars 1863, mort à Paris, le 30 octobre 1935. Élève de Bergaigne et de Hauvette-Besnault, maître de conférences à l'École des Hautes-Études (1885), docteur ès-lettres (1890), professeur au Collège de France (1894) et président de la Société asiatique (1928). Il a rempli des missions dans l'Inde, au Japon et en Sibérie (1897-1898) ; dans l'Inde (1921-1923) où il professa, durant un an, à l'Université Sântiniketan, de Tagore ; au Japon (1926-1928), où il fonda et dirigea la Maison franco-japonaise. En marge de ses ouvrages d'érudition sur les problèmes de l'indologie et du buddhisme, il a publié un livre de haute vulgarisation *L'Inde et le monde* (1926).

2. *Journal Asiatique*, 1918, p. 153.

Açvaghosha en présence de l'empereur Kanishka, Sylvain Lévi crut pouvoir admettre ce synchronisme et fit du grand poète un contemporain du grand roi. Ainsi ses admirations, ses goûts, ses préoccupations d'historien, tout le ramenait vers la période épique.

Mais, pour coordonner ces vues, le besoin d'une chronologie se faisait vivement sentir. Afin d'en établir une, Sylvain Lévi utilise deux ordres de faits : les événements relatés dans les textes et l'onomastique. Mais comme la littérature sanskrite, si pauvre en données positives, ne lui fournit qu'une maigre récolte, sa curiosité ardente explore les littératures étrangères, notamment les textes chinois et tibétains. Les résultats de ces investigations ne sont pas tous d'égale valeur. Ce que les textes nous font connaître, c'est une tradition souvent légendaire et par conséquent douteuse. Les recoupements confirment l'existence de la tradition sans prouver sa véracité. Sylvain Lévi pensa que les débuts de Kanishka se placent avant l'ère chrétienne¹ et qu'Açvaghosha était son contemporain. La seconde de ces thèses est incertaine ; la première n'est pas confirmée par les travaux les plus récents : aujourd'hui, la plupart des historiens font régner Kanishka au II^e siècle de notre ère².

C'est dans l'emploi de l'onomastique que Sylvain Lévi a vraiment donné la mesure de son talent et de son immense érudition. Voici quelle est sa méthode : grâce à l'onomastique d'un texte, il détermine, avec autant de précision qu'il est possible de le faire, l'horizon géographique et chronologique du rédacteur. La nomenclature indienne change souvent parce que les villes sont abandonnées ou reçoivent un nouveau nom et qu'aux époques troublées les populations se renouvellent. On peut donc, au moyen des noms de lieux et de peuples, fixer approximativement la date d'un texte et des événements qui y sont relatés. Cette méthode repose sur le postulat suivant : l'Inde est le pays du momentané ; les anciens auteurs n'ont pas eu le goût des recherches historiques ; jamais un écrivain n'aurait eu « la tentation d'aller chercher dans les cendres du passé le souvenir » de petites populations ou de petites localités disparues³.

Par cette méthode, Sylvain Lévi s'est efforcé de fixer des repères dans l'histoire de la littérature indienne et, ne l'oublions pas, dans ce passé sans chronologie la première tâche de l'historien doit être de déterminer l'âge des textes. Il montre que notre Râmâyana sort, dans ses multiples recensions, d'une édition publiée aux environs de l'ère chrétienne⁴. Il établit que « si la liste (des yaksha) de la Mahâmâyûri, par un ensemble concordant d'indications, correspond à l'Inde des trois ou quatre premiers siècles après J.-C., le Mahâbhârata, qui rappelle de si près cette liste, a reçu vers le même temps sa rédaction définitive⁵ ». Enfin, en 1925, dans un mémoire sur *Ptolémée, le Niddesa et la Brhatkathâ*, il prouve qu'un des grands textes bouddhiques en langue palie suppose un état des connaissances maritimes qui « ne convient guère qu'à une époque voisine de Ptolémée », et il rattache aux

1. *Notes sur les Indo-Scythes* (*Journal Asiatique*, 1897, p. 1).

2. Pour un exposé des controverses relatives à cette question, cf. La Vallée-Poussin, *L'Inde au temps des Mauryas* (*Histoire du monde*, t. VI, p. 343-374).

3. *Journal Asiatique*, 1915, t. I, p. 121.

4. *Journal Asiatique*, 1918, t. I, p. 150.

5. *Journal Asiatique*, 1915, t. I, p. 122.

deux premiers siècles de l'ère chrétienne le poète Gunâdhya qui, suivant l'expression de Lacôte, « est le troisième de la triade épique », et sa Brhatkathâ qui va de pair avec le Râmâyana et le Mahâbhârata¹.

Bref, Sylvain Lévi n'a cessé de tracer des chemins qui donnaient accès à un monde dont il devinait toutes les richesses. Mais l'exploration est inachevée et la synthèse reste à faire. Si l'on rapporte Kanishka au II^e siècle de notre ère, on voit s'ordonner, sous le signe des Yue-tche, les événements majeurs d'une période d'intense activité politique, économique et littéraire. C'est le temps de l'hégémonie indo-scythe, du renouveau et de l'expansion bouddhiques. C'est l'époque où s'épanouit la plus grande Inde et où se développe le commerce maritime dont témoignent d'abord Plin et le *Périple*, puis la *Géographie* de Ptolémée. C'est la période où de grands diascévastes élaborent les vieilles rapsodies et édifient des épopées monumentales, tandis qu'un poète de génie, Agvaghosha, prête à la légende du Buddha le prestige de son incomparable talent. Une des tâches du prochain avenir sera d'étudier cette période de l'histoire de l'Inde en s'aidant de toutes les ressources de l'épigraphie et de l'archéologie, de la philologie et de l'onomastique, de l'ethnologie et de la science des religions.

Sylvain Lévi était déjà un érudit lorsqu'il commença une carrière de voyageur qui devait mûrir son talent. A la connaissance du passé s'ajoutent alors la vision des lieux et des choses et l'intuition des voies suivies par les marchands, les conquérants et les apôtres. C'est principalement d'études faites sur place qu'est sorti l'ouvrage sur *Le Népal*, précieuse monographie en trois volumes où sont exposées la géographie et l'histoire de ce royaume himalayen².

Comme tous les orientalistes de son temps, Sylvain Lévi fut ébloui par le résultat des fouilles exécutées en Asie Centrale environ le début du siècle. Tant de monuments, de peintures et de textes ramenés à la lumière promettaient un notable élargissement des connaissances et stimulaient les chercheurs. Sylvain Lévi s'appliqua au déchiffrement d'une langue inconnue qu'on désigne, peut-être à tort, sous le nom de tokharien. L'étude de ces documents lui fournit la matière de plusieurs publications, dont l'une est particulièrement importante pour l'histoire de l'Asie Centrale : *Le Tokharien B, langue de Koutcha*³.

Esprit inventif, doué des dons les plus rares, Sylvain Lévi a laissé son empreinte dans tous les domaines où s'est exercée son inlassable activité. Parmi les élèves qu'il a formés, quelques-uns de ceux qui devaient lui faire le plus d'honneur, Ed. Huber et F. Lacôte, sont morts prématurément. Tout récemment, il avait eu la douleur de perdre L. Finot, qui fut un de ses premiers auditeurs et qui contribua plus que personne à faire l'histoire de l'Indochine. Cependant, de nombreux disciples attestent encore, en Europe et en Asie, la persistance et l'ampleur de son influence.

Jean PRZYLUKI.

— M. G. LACOUR-GAYET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est mort le 8 décembre 1935. Il était né à Marseille, le 31 mai 1856. Parmi

1. *Études asiatiques publiées à l'occasion du 25^e anniversaire de l'École française d'Extrême-Orient*, t. II, p. 50-52.

2. *Annales du musée Guimet (Bibliothèque d'Études)*, t. XVII-XIX, 1905).

3. *Journal Asiatique*, septembre-octobre 1913, p. 311-380.